

## Approvisionnement indispensable pour le marin français

Lors de notre passage d'environ un mois à San Diégo en Californie, il nous est arrivé pas mal d'aventures plus ou moins succulentes, mais comme toujours, l'on ne se souvient que des meilleures...

L'une des plus importantes, pour un marin français, c'est qu'après visite de notre futur bateau, le LST 973 qui deviendra le GOLO, l'équipage américain avait fait le plein de tout y compris des vivres, mais qui dit vivres américaines ne dit pas vivres française surtout loin de chez nous. Pour tout vous dire, si vous ne l'avez pas deviné, il n'y avait pas de vin à bord. Sacrilège!

Surtout qu'en 1951, ce n'était pas répandu aux States. Le commandant confia donc une mission primordiale au Q/M commis Guy LE SAUX : tenter de résoudre ce problème. Je vous relaterai cette anecdote un peu plus loin après vous avoir expliqué le pourquoi du comment.

Nous étions donc invités par l'US Navy pour nous entraîner en vue de la guerre d'Indochine. A ce titre nous étions traités comme les marins américains et de ce fait, l'on nous a octroyé une solde qui pour moi était de 120 \$. Par rapport à ma solde en France, cela représentait une petite fortune. Il me semble qu'il en était de même pour tous les matelots, pour les Q/M ?... Nous avions donc en poche un billet de cent dollars et un de vingt dollars.

Le soir à terre, sur La Piazza, la place principale de cette belle ville, dans une grande brasserie, nous étions quatre et commandons quatre bières comme en France l'on commande quatre demis. Nous vîmes arriver quatre immenses chopes dont la capacité m'échappe mais qui approchait le quart de gallon soit un peu moins d'un litre. Pour régler, l'un de nous sort royalement le billet de cent dollars qui est aussitôt refusé par la barman qui nous fait comprendre qu'il ne peut pas accepter une si grosse coupure de marins étrangers. La tournée fut donc réglée avec le billet de vingt dollars.

Puis s'ensuivit un semblant de conversation " petit nègre " car ce qui les intriguait c'étaient nos pompons et nos galons rouges, ils pensaient que nous pouvions être Russes, rien que ça... Quand ils comprirent que nous étions Français, tout changea. On a eu droit aussitôt à une deuxième tournée de chopes gratuites que nous ne parvenions pas à finir car une autre arrivait saluée par un signe de la main d'un client accoudé au bar et qui nous l'offrait, et ainsi de suite toute la soirée si nous l'avions voulu et surtout, pu. L'astuce consistait à appeler quatre autres marins qui arrivaient et à les inviter à prendre nos places autour de la table.

A partir de ce jour, dès que l'on sortait de la base, une voiture s'arrêtait et nous conduisait au centre ville. Pour échapper à ce type de piège il fallait trouver un petit bar tranquille ce qui n'était pas courant.

C'est ainsi qu'un soir le commis et moi sommes sortis pour tenter de résoudre le problème que je vous ai exposé plus haut. Il ne l'a pas dit tout haut mais l'a pensé tellement fort que je l'ai " entendu " se dire : j'emmenes un bosco avec moi car le proverbe dit : " Un bon bosco trouverait du vin ou un autre ne trouverait pas d'eau ". Très belle citation maintes fois vérifiée.

Nous voici donc dans un petit café situé dans une rue hors du centre ville ; nous ne sommes que tous les deux accoudés au comptoir à siroter cette sacrée pinte de bière. Nous regardons le décor et mes yeux tombent sur l'étiquette d'une petite bouteille genre mignonnette disposée en exposition avec d'autres sur une étagère derrière le comptoir.

Par signes et toujours en " petit nègre " nous demandons à voir cette chose car sur l'étiquette il y a deux mots qui attirent mon attention : RED WINE. Mes connaissances en anglais étaient limitées mais suffisantes pour les comprendre. Le barman nous le fit goûter gracieusement et nous fit même cadeau de l'étiquette. Il était très bon ; il n'y en avait pas d'autre et c'était du vin de Californie titrant tout de même quatorze degrés. C'était du TAVOLA.

Le lendemain, mission accomplie, le commis présente l'étiquette au Commandant qui aussitôt répercute la nouvelle en haut lieu et un certain temps après, la réponse arrive : indiquez-nous la quantité nécessaire pour votre équipage jusqu'à l'arrivée à Saigon.

Ce calcul fut loin d'être simple, voyons un peu le genre d'équation que le commis a dû résoudre : (X marins) (X repas journaliers) (X jours) + doubles + demies-doubles, + coefficient de perte due aux nombreux coups de roulis, les fêtes de fin d'année sans compter cette date tout à fait aléatoire de notre probable arrivée à Saigon, sans oublier l'effet rétroactif de retard depuis notre arrivée en Californie, etc... etc...

Seuls les deux premiers éléments de l'équation sont connus, le reste est tout à fait du hasard, alors comme il est à bord lui aussi, ce sacré hasard, profitons-en et allons y gaiement que se dit l'ami Guy LE SAUX.

Le résultat de ce calcul savant, nous le vîmes un beau jour de décembre 51 sur le quai, à San Francisco, où nous chargions du matériel pour l'Indochine, plus d'un mois sans voir ni boire notre ration quotidienne de vin, et personne n'en était encore mort mais l'on sentait qu'elle rodait déjà. Il était donc temps de recevoir ce précieux carburant individuel.

Il était là ! sur le quai, sur des palettes de bois, emballé dans des cartons contenant chacun quatre US. Gallons en verre d'environ quatre litres moins un demi-quart chacun. Je ne me souviens plus du temps qu'il a fallu pour le mettre à bord mais pas un gallon ne fut cassé et en récompense, nous eumes tous le droit à la double.

La traversée du Pacifique achevée, la quantité restant à bord nous a permis de retarder l'embarquement du cambusard des subsistances. Le fait d'avoir du rabiote en arrivant, après enquête, fut mis sur le compte que le bateau marchait plus vite que prévu avec ce carburant.

**Matelot gabier Raymond STEPHAN**